

La femme satyre

Essai sur le « continent noir... »

Marc GIRARD

*1 bd de la République
78000-Versailles*

Malgré sa peu contestable rigueur intellectuelle, scientifique et morale, Freud, bizarrement, n'a pas hésité à crédibiliser en reconstitutions supposées historiques les plus improbables de ses métaphores : si *Totem et tabou* ou *Léonard* ont suscité la critique justifiée de nombreux sceptiques, le *complexe de castration* est loin d'avoir inspiré les mêmes résistances.

Qu'on y songe, pourtant : pour citer Laplanche et Pontalis¹ qui ne manquent pas, en l'espèce, de faire justement le lien avec *Totem et tabou*,

« le garçon redoute la castration comme réalisation d'une menace paternelle en réponse à ses activités sexuelles (...) Chez la fille, l'absence de pénis est ressentie comme un préjudice subi qu'elle cherche à nier, compenser ou réparer. »

Outre l'incertitude qu'on peut entretenir quant au caractère systématique d'un tel perçu de la sauvagerie paternelle, on est amené à s'interroger sur la survie du concept à l'époque des *nouveaux pères* qui rivalisent avec la mère pour éviter à l'enfant une confrontation trop dure avec le tragique de la vie : faut-il croire que la société de consommation, par ses exigences de confort et de sécurité, prive l'enfant de la castration comme structuration fondamentale, ou bien est-il possible de faire évoluer le concept dans une direction plus compatible avec les contraintes de la modernité ? Et que dire des enfants, de plus en plus nombreux, qui sont strictement privés de père comme de toute image paternelle, voire virile ? A qui la charge de la « menace » ?.. En tout état de cause, la persistance d'une organisation sociale élaborée et relativement efficiente en dépit d'une peu contestable crise de la fonction paternelle – impliquant l'effacement de la « menace paternelle » supposée introduire l'enfant à la castration – ouvre une question en forme d'alternative : ou bien la socialisation de l'être humain peut faire l'économie de la castration, ou bien il faut chercher ailleurs que dans cette « menace paternelle » l'origine de la castration.

La difficulté, reconnaissons-le, n'a pas échappé aux classiques. Pour citer encore Laplanche et Pontalis :

¹ J. Laplanche, J.-B. Pontalis. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris, PUF, 1967.

« Comment rendre compte de sa présence quasi invariable chez tout être humain alors que les menaces réelles auxquelles il devrait son origine sont loin d'être toujours retrouvées (et encore plus rarement suivies d'exécution !) » (c'est moi qui souligne)

Un vécu « toujours retrouvé »

Parmi les élaborations théoriques envisagées pour affronter cette question de la crédibilité, il est étonnant que l'on ne se soit pas davantage intéressé à une expérience virile pourtant fondamentale et infiniment plus omniprésente que les supposées menaces du père : celle de la détumescence. Comme chacun sait, pourtant :

Après l'amour, tout animal est triste.

Mais *quid* de ce vécu, chez le petit enfant ? Il n'y a pas de raison pour que cette expérience de *rupture assez brutale de l'excitation* soit plus inenvisageable en bas âge que les « activités sexuelles » ou désirs incestueux assez classiquement attribuées aux jeunes enfants dans le contexte de l'expérience oedipienne. Par rapport aux menaces paternelles à tout le moins implausibles chez nombre de géniteurs raisonnablement civilisés et en tout cas historiquement fort datées dans la biographie d'un individu, ce modèle de la détumescence, expérience de discontinuité dont la brusquerie est cette fois bien réelle et perceptible, offre deux avantages dont la portée théorique saute aux yeux : 1) le perçu de la détumescence se reproduit tout au long de la vie ; 2) il représente une ligne de démarcation peu contestable entre le masculin et le féminin.²

Du premier point – que le vécu de la détumescence est constamment réactivé au cours de la vie d'un homme – je tire que ce potentiel *de rappel* (au sens où l'on parle de « rappel » avec un vaccin) dispense d'enraciner une fois pour toutes le complexe – fort réel – de castration dans le souvenir exclusif d'une expérience archaïque de plausibilité problématique : avec la détumescence, la réactualisation du « traumatisme » va de soi, et elle est fréquente. Du second point, je tire un résultat bien plus spectaculaire : Freud, qui n'a pas dissimulé sa perplexité devant « le continent noir de la féminité », n'aurait-il pas commis une bien dommageable erreur en créditant les femmes de leur propre expérience de la castration, alors qu'il se pourrait, au contraire, que c'est bien *parce qu'elles n'ont pas de phallus* (et donc aucun perçu de la détumescence qui va avec) que les femmes... **ne connaissent pas la castration**. Il en découlerait une caractérisation convaincante de la différence sexuelle, puisque serait masculin – par opposition au féminin – **qui a l'expérience de la castration**.

Une réassurance

A la différence du complexe de castration traditionnellement conçu comme *une menace*, ce que nous apprend le vécu réitéré de la détumescence – juste après

² On peut toujours ergoter sur les mots en arguant qu'à leur façon, les femmes ont aussi l'expérience d'une détumescence. Outre que tous fantasmes phallogocentriques à part, cela reste à vérifier en pratique, il est peu contestable que, se signalant par sa brutalité, son évidence [et son irréversibilité au moins temporaire], la détumescence dont parle cette article soit une expérience *masculine*.

l'orgasme ! – ce n'est pas l'effroi, mais une simple *déception* en forme de limite structurante : *cela ne peut pas durer éternellement*, car celui qui veut jouir défie sa condition humaine³...

Ce n'est pas nouveau, évidemment : *la Genèse* nous l'avait déjà dit, et les contes de fées nous le répètent à l'envi. Dans la littérature merveilleuse, en effet et n'en déplaise à Bettelheim, l'interdit ne porte pas sur l'excitation, le plaisir ou le fantasme (il n'y a pas de promesse plus jouissive – et plus fantasmatique – que celle des contes : être heureux, faire beaucoup d'enfants, aimer et être aimé « jusqu'au jour de sa bienheureuse mort »⁴) – mais, entre autres, sur le risque de la **SUR**excitation. Dans *le Conte du prince Ivan, de l'oiseau de feu et du loup gris* (Afanassiev), le héros se voit chargé de deux tâches difficiles : rapporter l'oiseau de feu, puis le cheval à crins d'or. A chaque fois, happé par le vertige d'un succès d'ailleurs essentiellement immérité (n'en déplaise, encore, à Bettelheim), il oublie la recommandation du vieux loup au moment même où il s'apprête à réussir : ne pas prendre la cage d'or qui va avec l'oiseau de feu, ne pas prendre la bride d'or à côté du cheval à crins d'or – tous objets trop précieux qui déclenchent, à chaque fois, vacarme, réveil des gardiens et capture de l'imprudent. De même, dans le conte canadien *le Ruban vert*, le jeune héros résiste à son beau-père le géant grâce à un ruban vert qu'il s'est attaché autour du corps et qui lui donne une force surhumaine : à deux reprises, déjà, il a triomphé de l'épreuve *a priori* mortelle vers laquelle l'avait envoyé son parâtre. Mais la troisième fois, c'est lui qui s'abandonne à la violence gratuite pour se mesurer à un autre géant dont son beau-père avait perversément vanté la force : le jeune garçon triomphera certes, mais ce sera comme par hasard pour se voir, au retour, dérober le ruban magique par l'époux de sa mère qui s'empressera alors... de lui crever les yeux. Il y a donc bien castration, mais en punition d'un passage à l'acte *en trop* bien davantage qu'en menace sur fantasme anodin.

Au passage, on note que le concept de détumescence permet de desserrer un peu l'étau de ce qu'il faut bien appeler la brutalité viennoise de Freud – dont on trouverait d'autres exemples sans peine. De même que Winnicott substitue l'expérience jouissive d'un *faire plaisir à la mère* à une éducation sphinctérienne initialement conçue comme une contrainte parentale à laquelle l'enfant devrait se plier coûte que coûte, de même l'expérience de la détumescence permet de substituer au fantasme ravageant de la castration l'expérience nettement plus sympathique d'une limite atteinte au plus profond du vécu individuel et intime : en son for intérieur, sans qu'il ait besoin du martinet, l'homme sait très bien qu'il ne peut pas bander en permanence (ne serait-ce que parce que sa partenaire finirait sans doute par s'en lasser) et s'il se laisse parfois aller à l'affolement de l'excitation, c'est aussi parce que, pour le meilleur comme pour le pire, il sait d'expérience que tout cela n'ira pas très loin⁵ – ou du moins : pas *trop* loin, n'en déplaise cette fois aux stoïciens et autres

³ Tandis qu'il menace le corps de l'Autre : mais ceci est une autre histoire sur laquelle nous reviendrons dans un autre texte.

⁴ Girard M. Les contes de Grimm : lecture psychanalytique. Paris, Imago, 1990 (1^{ère} édition), 1999 (2^e édition).

⁵ On pourrait risquer que la détumescence, c'est le moment où, après une phase de totalité, le phallus redevient un *objet partiel*. Cette ambivalence fondamentale du sexe masculin (dur/ mou) semble n'avoir que peu intéressé les grands théoriciens de la psychanalyse qui se réfèrent assez indistinctement au « phallus » : à titre d'illustration frappante, on notera que le dictionnaire

prudes aux yeux desquels, quoi qu'il arrive, « il est honteux d'être hors de soi en jouissant des plaisirs de l'amour » (Cicéron, Tusculanes, IV, 22)... Jouir sans être *hors de soi*, est-ce encore jouir ?... A la lumière de quoi, on comprend mieux, aussi, pourquoi le drame de la Genèse ne pouvait passer que par une femme, car les micro-sacrilèges d'Adam étaient trop dérisoires pour déchaîner la colère divine : l'homme a beau se prendre pour Dieu lorsqu'il bande, Celui-ci, n'en doutons pas, regarde avec une condescendance amusée la démesure des mâles en rut, sachant parfaitement qu'ils ne tiennent pas la distance... Mais gare à l'ordre du monde si les femmes s'avisent de gouverner l'excitation des hommes, car leur précieuse fente, elle, ne se referme *jamais* – et c'est bien ça qui affole les hommes (et qui semble préoccuper Dieu, au moins un peu) : il a donc fallu trouver des moyens *détournés* (la maternité, la loi, l'inégalité sexuelle et tous les artifices de l'intimidation...) pour les réduire à l'impuissance...

Une épreuve de vérité

Par rapport à la justification classique du complexe de castration, la spécificité de la détumescence considérée comme prototype de ce complexe, c'est, on l'a dit, qu'elle en déplace l'origine d'une « menace » – réelle ou fantasmée – à une expérience bien réelle, inscrite au plus profond du corps. Or, si l'on peut – au moins fantasmatiquement – résister au père, le défier, on ne résiste pas à l'émoussement sexuel, qu'il s'origine dans la fatigue ou dans l'émotion... « On » ou, du moins (nous allons revenir sur cette question dans un instant) : *les hommes* ne résistent pas à l'épuisement ou à l'effondrement sexuel – épreuve de vérité s'il en fut...

En l'espèce, la simple physiologie, incontournable, se substitue donc au Père pour introduire la Loi – perspective somme toute rassérénante pour la pérennité d'un ordre humain même dans la *société sans pères* – la nôtre – qui a réalisé la prophétie tragique d'A. Mitscherlich⁶...

Une expérience unisexuée

Mais de cette appréhension presque innée de n'être pas (ou plus) à la hauteur (qui justifie, par compensation fantasmatique, le mythe du satyre inépuisable), indissolublement liée à une réassurance quant aux limites chronologiques finalement fort étroites de l'infini orgasmique, qu'échoit-il aux femmes ? Rien, apparemment : elles peuvent jouer à l'orgasme, dissimuler leur plaisir, ou encore jouir bien plus répétitivement que l'homme. Où puiseraient-elles leur sens des limites ?

Pour les physiologistes, la tératologie a toujours été source d'enseignement sur le « normal » : l'erreur de la nature est d'autant plus susceptible de nous éclairer sur la loi à laquelle elle échappe qu'elle s'en écarte de façon caricaturale. La psychanalyse ne s'est pas constituée différemment et, aujourd'hui encore, l'étude des aberrations libidinales est susceptible d'enrichir la compréhension de l'intime sexuel de Monsieur

susmentionné de Laplanche et Pontalis ne contient aucune entrée pour le mot *érection* (la remarque vaut pour les deux autres dictionnaires de psychanalyse consultés, celui de Larousse et celui de l'Encyclopaedia Universalis co-édité par Albin Michel).

⁶ Mitscherlich A. Vers la société sans pères. Essai de psychologie sociale. Paris, Gallimard, 1969.

ou Madame Tout-le-Monde – ce, d’autant plus qu’elles approchent de la monstruosité.

Soit, par exemple, l’ouvrage assez récent de Catherine Millet, qui s’intitule *La vie secrète de Catherine M.* – sur le caractère autobiographique duquel on s’épargnera toute interrogation mais dont il faudrait comprendre (d’après l’éditeur) qu’il « constitue, à coup sûr, l’un des livres les plus audacieux et les plus stupéfiants que la tradition érotique ait donnés à la littérature française. » Ce qui frappe justement, dans ce livre qui vise si complaisamment le hors-norme, c’est qu’en dépit du nombre absolument inhabituel de phallus qu’on y croise, la *détumescence en est strictement bannie*. De ces partouzes incessantes et entrecroisées, ressort l’image bizarrement hiératique d’une prêtresse inépuisable – quoique peu douée pour l’humour – officiant au milieu d’une forêt de priapes tous d’une raideur impeccable (« J’ai pris les queues debout » [p. 102])... Si l’impressionnante rigidité de l’héroïne est soigneusement évacuée dans des verbalisations faciles (« Même avec énormément de types, tu restais égale jusqu’à la fin (...) Catherine, dont la tranquillité et la maniabilité en toutes circonstances sont dignes des plus grands éloges » [p. 46]), celles des phallus va de soi : c’est à croire que dans cette « multitude » (p. 45) de sexes virils dont l’inventaire est élevé par l’auteur du pittoresque graveleux au genre sérieux, elle n’en a jamais croisé un si peu que ce soit vasouillard, voire franchement rebelle à sa sidérante technicité... Dès qu’elle effleure un sexe masculin, même s’il n’est pas encore sorti de la braguette, il est déjà dur, ou durcissant, ou encore sur le point d’être dur – et, en tout état de cause, il n’y a aucun doute sur l’issue (de toute façon, comme il existe le plus souvent un abondant matériel de rechange à proximité immédiate, on conçoit que la narratrice n’ait jamais eu à s’attarder sur une exceptionnelle débandade.) Ce n’est peut être pas jouissif, mais ce doit être terriblement rassurant – pour une femme... D’ailleurs, dit la belle en un aveu époustouflant, « lorsque mon envie d’être pénétrée est empêchée (...) la colère naît d’un sentiment d’impuissance » (p. 178) : on l’aurait deviné...

Cependant, hormis cet embargo sur la détumescence, ce qui frappe secondement le plus dans cette mécanique sexuelle inépuisable, c’est l’exil de l’orgasme : à part deux ou trois récits clairement masturbatoires (dont l’un tragi-comique où elle s’efforce de rattraper *à la main* ses deux partenaires déjà partis, chacun dans celui des orifices qu’elle leur a généreusement abandonné le temps d’un coït furtif à l’intérieur un réduit précaire « au bout d’une gigantesque salle du Musée d’Art Moderne de la Ville de Paris » [p. 172-3]), pas une seule fois Catherine M. – qui n’épargne pourtant à son lecteur aucun détail technique – ne parvient à la moindre narration convaincante du plus élémentaire vécu jouissif. Le coït semble pour elle le moment privilégié d’une verbalisation vaguement esthétisante (« clouée par les bites, comme un papillon » [p. 100]) d’où le plaisir est strictement banni. Cette impressionnante anesthésie s’étend réciproquement au perçu croisé des partenaires et de leurs sensations : jamais nous ne saurons ce qu’elle perçoit du plaisir de l’autre – et comme Catherine M. est peu suspecte de discrétion ou de scrupule, force est de considérer ce silence comme le reflet une prodigieuse imperméabilité.⁷ Oh, elle poussera bien l’audace à

⁷ Catherine M. « regarde [sa] personnalité à travers les autres » (p. 46) : déjà insensible à ses propres émois, on n’attend pas qu’elle tire de cette vision spéculaire le moindre perçu altruiste. La froideur généralisée de ses partenaires masculins apparaît bien comme le reflet projectif de sa propre frigidité.

hasarder une fois que l'un d'entre eux, homme « vif et perspicace » (p. 154), possède « l'une des pinces les plus acérées » (p. 152) qu'elle ait connues, mais cette caractérisation ambiguë n'est qu'une incidente furtive et de portée problématique dans un long développement intitulé **Maladie, saleté** consacré, en fait, aux vomissements migraineux de l'héroïne dans l'accouplement, à ses indigestions et aux inconvénients hygiéniques pourtant facilement anticipables de la sodomie pratiquée en période de grand dérangement intestinal : quand on ignore la détumescence, on a les limites physiologiques qu'on peut... Il est notable, à ce sujet, que de toutes ces indispositions naturelles ou psychosomatiques, la Dame, finalement, ne paraît que fort peu... indisposée, comme si – et cette remarque est importante pour notre propos – *cela la rassurait* se sentir, grâce à ces dysfonctionnements incontournables, que tout ne se joue pas dans la seule tour d'ivoire de son imagination. Même dans l'impesanteur de la cérébralité hystérique, l'emportement sexuel finit quand même par plier (un peu...) devant les exigences d'une réalité ici réduite à de simples contraintes physiologiques (et, notons-le, par suite de circonstances dûment caractérisées comme pathologiques car, à l'état « normal », l'héroïne ne connaît *aucune* de toutes ces limites – et elle s'en vante : « tu ne disais jamais non, ne refusais jamais rien (...) Dans les partouzes, tu étais toujours la première partante, toujours à la proue » [p. 46]).

Ce qui frappe le plus encore, troisièmement et par conséquent, c'est le succès de réception réservé à l'exhibition d'une telle misère sexuelle.⁸ Succès d'autant plus surprenant que la narratrice finit par disserter sans plus de gêne qu'ailleurs sur la pauvreté chronique (et par ailleurs patente) de ses sensations – en une sorte d'extension irrépressible de cette propension sans limite à aligner des mots non pas *au sujet*, mais *à la place* du plaisir sexuel et qui la conduit, par conséquent, à inclure sa frigidité comme un parmi d'autres parmi les thèmes glaçants d'un discours dont la débauche concerne bien davantage la profusion verbale que le vécu corporel : « quand je me vois pendant l'acte, je vois des traits dépourvus d'expression » (p. 116).⁹ Pour le dire de façon plus imagée quoique strictement pertinente en l'occurrence : tandis que les orifices sexuels de Catherine M. restent tragiquement privés de la moindre sensation, sa langue, elle, ne débande jamais. A une semi-exception près, mais qui ne contredit pas vraiment la présente analyse : lorsque la narratrice met son incontinence verbale, de façon pour une fois très communicative

⁸ Cela n'est pas la première fois qu'un phénomène de réception jette un jour oblique et quasi épidémiologique sur la misère sexuelle ambiante : par exemple et quoique ce classique de la littérature érotique ait été sentencieusement commenté par d'éminentes autorités, dont Michel Foucault, il est difficile de concevoir que le récit intitulé *Ma vie secrète*, morne répétition de séquences basées sur un automatisme fruste pénétration/orgasme, n'ait pas été écrit par un éjaculateur précoce.

⁹ A cet égard, la narratrice semble entretenir une certaine parenté avec l'auteur du livre : à la suite d'une émission télévisée à laquelle C. Millet participait, une téléspectatrice (Le Monde Télévision, 22/03/03) écrit : « écouter Catherine Millet, hiératique, (...) me laisse rêveuse. (...) Je n'arrive pas à la détester (...). Pas d'émotion, pas d'état d'âme... La maîtrise totale ». Il est significatif que le mot « hiératique » – quand même pas d'une utilisation quotidienne – s'impose à propos de l'auteur aussi spontanément qu'il nous est venu à l'esprit à propos de la narratrice (cf. plus haut) et que le diagnostic sur ces deux personnages soit peu ou prou identique : la « maîtrise totale » ... mais sans émotion. Mais est-ce bien une révolution que ce modèle sexuel de maîtrise sans émotion ? La véritable innovation de C. Millet, c'est d'avoir inventé un mode d'expression original pour une pathologie bien banale et qui s'appelle frigidité – tout en illustrant complaisamment l'une des causes pourtant évidentes de cette pathologie : l'obsession de la maîtrise.

et convaincante, au service de ce qui semble résumer son expérience orgasmique (abstraction faite de l'exception masturbatoire, déjà mentionnée), à savoir l'exercice de la fellation – comme par hasard situation d'essence éminemment orale et où elle s'émerveille manifestement de sentir sa cavité buccale apte, pour une fois, à produire autre chose que des mots... « Il y a une obscure identification au membre que l'on s'approprie (...) Il en résulte un ineffable sentiment *de maîtrise* : une minuscule vibration du bout de la langue, et voilà qu'on déclenche une réponse démesurée » (p. 185 ; c'est moi qui souligne). Ce type de sensation, soutient la narratrice avec une intrépidité freudienne qui lui fait perdre le sens du ridicule, se situe « *au-delà* d'un quelconque vestige du stade oral »...

La castration comme limite à l'égalité des sexes

Qu'une illustration tellement caricaturale du parler comme substitut de la castration passe si facilement, sans que les déterminants d'une expérience libidinale aussi pitoyable¹⁰ ne sautent aux yeux, suggère à tout le moins que, chez bon nombre de gens, il doit y avoir quelque chose de mal ancré dans la représentation de la différence sexuelle.

Car côté mâle, il est probable que les lecteurs masculins reçoivent la dissipation sexuelle de l'héroïne comme expérience limite de leurs propres fantasmes polygames – avec, par conséquent, une *anticipation de sensations* manifestement sans commune mesure avec l'anesthésie pourtant patente de l'intéressée.

Côté féminin, en revanche, on peut imaginer que nombre de lectrices ne perçoivent que très confusément ce déplacement du génital à l'oral – et sa portée comme déni de la différence entre les sexes.

Or, l'indigence orgasmique manifeste où conduit le délire dénégatoire de Catherine M. tend à confirmer l'hypothèse que nous avons risquée plus haut, à savoir que le potentiel de l'homme à la détumescence pourrait bien constituer une limite – et pas n'importe laquelle – à « l'égalité » entre les sexes... Entre d'une part ceux qui débangent pour un oui pour un non – et *systématiquement*, après l'orgasme, en tout cas – et, d'autre part, celles qui n'ont aucune raison contraignante (et surtout pas l'orgasme !) de détendre la corde du fantasme, quoi d'égal en vérité ? Comme on disait autrefois : ils (elles) ne sont pas de la même paroisse... En référence à l'époustouflante frigidité de la narratrice, on peut considérer que le sous-titre le plus adapté de *La vie sexuelle de Catherine M.*, c'est encore bien : *Les mots pour la dire...*

L'expérience des limites

Si l'on admet ce qui semble aller de soi pour un freudien, à savoir le potentiel de structuration lié à l'expérience *d'une contrainte*, nous sommes ainsi conduits à cette redoutable conclusion que l'inexpérience de la détumescence prive les femmes d'une structuration fondamentale : **la libido a des bornes** – et tire cette caractérisation fondamentale des limites du corps **masculin**...

¹⁰ On notera que quelque temps après la parution de son ouvrage, dans l'ardeur d'un débat contemporain dont il est difficile d'ignorer la dimension tragique, l'auteur s'est fait le chantre de la liberté des femmes à « choisir » la vocation de prostituée (*Ni coupables, ni victimes : livres de se prostituer*. Le Monde, 09/01/03).

Or, si cette expérience de l'impuissance (transitoire, mais récurrente et incontournable) conditionne la structuration de la virilité, on aperçoit mieux, aussi, la façon dont les contraintes de la modernité ont pu aggraver le « malaise dans la civilisation » et, d'autre part, créer les conditions d'une guerre des sexes sans précédent.

Il est patent, en effet, que dans la société traditionnelle, les mâles – hormis dans les périodes de compétition sexuelle – ont constamment tendu à créer entre eux les conditions d'une coopération leur permettant de surmonter les conséquences de leurs propres limites physiologiques : dans les poches de résistance à la modernité, il est encore possible, aujourd'hui, de retrouver ces situations traditionnelles où, à l'occasion d'un vêlage difficile, des fenaisons ou des moissons, du transport ou de l'installation d'un matériel lourd, les hommes s'appellent et se retrouvent pour mettre en commun leurs forces et savoir-faire individuels. Or, il est non moins patent que, dans l'ensemble, les conditions du monde moderne contribuent à éparpiller le potentiel de cette solidarité masculine : par la mobilité sociale, certes, qui rompt les cercles traditionnels de relation (famille, voisinage, corporation), mais également par la tertiarisation du travail (pressentie depuis longtemps par Mitscherlich comme menace sur la fonction paternelle mais qui, par la *désexuation* des compétences qu'elle impose, s'avère à l'expérience et complémentirement une menace mortelle sur la spécificité sexuelle de la professionnalisation), enfin par la brutalisation des rapports de travail, elle aussi largement consécutive au développement du secteur tertiaire.¹¹

A ce constat peu contestable d'une virilité de plus en plus bridée par les contraintes de la modernité, s'oppose en contrepoint caricatural l'évolution de la condition féminine : car si toutes les limitations *traditionnelles* du féminin (l'autorité du curé ou de la belle-mère, le gynécée et les convenances de la séparation des sexes, l'insécurité contraceptive, les risques de l'accouchement) se sont peu ou prou évaporées, il est difficile, en retour, de repérer de nouvelles limitations qui, en se substituant aux anciennes disparues, actualiseraient, en quelque sorte, une quelconque exigence de castration. Or, cette évolution de la condition féminine n'est pas seulement spectaculairement antagoniste avec celle de la condition masculine, elle est aussi profondément *perverse* : dans une société où la moyenne des citoyens passe plus de trois heures par jour devant la télé et où la séduction d'un public spécifiquement féminin fait désormais partie d'un savoir-faire politique élémentaire, il est difficile d'accréditer l'expropriation des prêtres – bêtes noires de l'activisme laïque – comme une émancipation philosophique ou idéologique, tandis que la brutalisation du corps féminin *via* la contraception ou l'obstétrique – et, plus généralement, la

¹¹ Brutalisation où l'on retrouve certes les conséquences évidentes de la précarité imposée par le libéralisme économique, mais également la tertiarisation comme terrain plus fertile que le travail manuel – plus facilement évaluable – à l'expression des psychopathologies individuelles (certaines entreprises modernes sont, par l'ambiance, proches de l'hôpital psychiatrique de jour), enfin à la féminisation du travail : à titre d'illustration à notre avis pertinente, on commence juste de s'émouvoir quant aux conséquences dommageables de la mixité à l'école, lesquelles, comme par hasard et d'après divers spécialistes, semblent peser bien davantage sur les garçons que sur les filles.

médicalisation, racine de la déculturation féminine depuis la Contre-Réforme¹² – ne peut sérieusement être assimilée à une victoire du « féminisme ». Rien ne concrétise mieux cette perversion que le mythe de la contraception orale revendiquée comme « libération » alors que, pharmacologiquement,¹³ elle ne réalise rien de mieux qu'une véritable *castration*¹⁴... Alors que la société traditionnelle permettait aux femmes d'assouvir leurs pulsions phalliques dans une répartition des tâches pourtant sexuellement très spécialisée, la tertiarisation du monde professionnel exacerbe une compétition sexuelle désormais vide du moindre espoir d'accomplissement authentique : qui croit sérieusement, en regardant autour de soi, que la réussite professionnelle – et d'une femme, en particulier – soit gage d'épanouissement génital, pour ne point parler de sexualité ? Ne reste donc aux femmes, pour accomplir leur bisexualité, que la maternité programmée et (à peu près) sans risque, rapidement suivie du placement en crèche : mais ce n'est pas de cette façon que l'on apprend à débander...

Cependant, l'inexpérience des limites étant proprement *affolante*, tout porte à croire que l'inconscient pousse les femmes à rechercher l'expérience dont les préserve leur constitution physique – et il ne faut pas beaucoup d'imagination pour supputer que la peu contestable inclinaison féminine au masochisme, voire à la névrose d'échec, pourrait bien représenter un fort lisible substitut au complexe de castration. Pas beaucoup d'imagination, par conséquent, pour reconstituer que le contexte ci-dessus décrit tend probablement à une exacerbation de toutes ces pathologies – qui se retrouvent massivement dans la clientèle du psychothérapeute, au détriment des désordres plus traditionnels sur lesquels le Maître de Vienne a bâti sa théorie.

Conclusion

Il s'avère, par conséquent, qu'au contraire de ce qui a été trop longtemps prétendu, l'absence de phallus offre une très solide immunisation *contre* la castration. Consolidée par certaines évolutions sociétales, cette immunisation féminine innée éclaire d'un jour nouveau la guerre des sexes et l'acuité probablement inédite qu'elle atteint aujourd'hui. Considérée comme source la plus probable du complexe de castration chez l'homme, l'expérience de la détumescence peut contribuer, également, à expliquer le relatif maintien d'une cohésion sociale malgré l'effondrement dramatique de la fonction paternelle.

¹² Significativement, on note que dans une culture populaire pas si lointaine – celle des vêlages nocturnes et problématiques ou celles des fenaisons collectives –, la contraception et l'accouchement relevaient des prérogatives strictement *féminines*.

¹³ Et psychologiquement, par la sujétion aux valeurs et pratiques éminemment masculines de la médecine moderne par opposition à la société traditionnelle où les savoirs sur la contraception et la procréation sont typiquement l'apanage *des femmes*. On note en passant que l'entreprise de déculturation marquée par la Contre-Réforme passe par une soumission de la traditionnelle « sage femme » à l'ordre clérical *et* médical.

¹⁴ Girard M. Les effets indésirables de la pilule. La Recherche 1988;201:984-990.